

## F

**FAIDER** (Paul - Edmond - Jean-Marie), philologue, professeur, conservateur du Musée de Mariemont, né à Liège le 20 septembre 1886, décédé à Gand le 25 octobre 1940.

Paul Faider était le huitième enfant (deux étaient morts en bas âge) d'Alfred - Marie - Joseph Faider, premier avocat général près la Cour d'appel de Liège, et de Marie-Françoise-Lambertine-Léontine Springuel. Son père appartenait à une vieille famille de robe; il était le neveu de Charles Faider, juriste éminent qui détint le portefeuille de la Justice dans le ministère Frère-Orban. Sa mère provenait d'une famille d'industriels hutois; elle ne devait survivre que peu de semaines à la naissance de Paul, et c'est Marie, la sœur aînée, qui lui tint lieu de maman. Ce rôle, sa sœur Henriette continuera plus tard à l'assumer auprès de son jeune frère, et notamment au début de sa carrière, lorsqu'elle l'accompagna à Mons, amenant avec elle un peu de l'ambiance de la maison familiale.

Après des études primaires qu'il fit à Liège, à l'Institut Saint-Paul — dont la porte s'ouvrait alors sur la place du même nom —, et des humanités gréco-latines à l'Athénée royal, dans les mornes bâtiments, aujourd'hui disparus, de la rue des Clarisses, il se dirige en 1903 vers la Faculté de Philosophie et Lettres, encouragé par un ami de son père, professeur émérite de l'Université de Liège,

celui qu'avec une respectueuse familiarité il appelait « le vieux Stecher » et à qui il rendra un émouvant hommage de gratitude dans la leçon publique qui couronnait son doctorat spécial, après avoir évoqué les noms des maîtres — Jean-Pierre Waltzing, Charles Michel, Léon Parmentier, Godfried Kurth, Léon Halkin, Gustave Francotte — qui l'avaient formé.

En 1907, il est docteur en philosophie et lettres; son mémoire, fort remarqué, sur *Le Poète comique Cecilius* aura les honneurs d'une publication dans *Le Musée belge* (t. XII, 1908, p. 269-341, et t. XIII, p. 5-36) et lui vaudra, en 1909, d'être classé premier au Concours universitaire.

Nommé surveillant à l'Athénée de Mons, il y retrouvait de lointains souvenirs de famille; une Faider n'avait-elle pas épousé Claude-Joseph de Bettignies, l'architecte à qui Mons doit le refuge de l'abbaye de Bélian, ainsi que l'hôtel de la Couronne dont les bâtiments voisins de l'Hôtel de ville abritent aujourd'hui un Institut supérieur d'Études commerciales? Bientôt, il allait s'y faire des amis: l'historien Émile Dony, le professeur de dessin René Dubois, paysagiste à ses heures, l'abbé Puissant, passionné d'archéologie.

Avec Émile Dony et René Dubois, Faider fut de ceux qui suggérèrent au préfet des études, Jules Becker, de faire appel aux artistes locaux pour qu'ils exposent leurs œuvres dans le

préau de l'Athénée : c'est ainsi qu'un panneau décoratif d'Anto Carte, alors à ses débuts, des paysages de Postel et de Caty, un intérieur de l'intimiste Antoine Bourlard, des gravures de Danse, de Duriaux et de Greuze, d'autres œuvres encore constituèrent un salon permanent où se concrétisait le généreux programme du mouvement L'Art à l'École et au Foyer.

Les élèves, de leur côté, ne furent pas longs à sympathiser avec ce surveillant d'allure jeune à qui il suffisait de lire quelque conte de Guy de Maupassant ou des *Lettres de mon moulin* pour tenir sous le charme toute une salle d'étude où l'atmosphère devenait tendue et où l'on sentait le chahut près à éclater. Que dire des suppléances prolongées où Faider fut appelé à donner cours, de latin et de grec notamment, au début de la guerre 1914-1918? En dépit des événements, les rhétoriciens qui eurent la chance de recevoir cette année-là son enseignement lui doivent les plus beaux souvenirs de leurs années d'humanités. Faider était leur confident et leur ami; ils s'entretenaient avec lui d'auteurs qui n'étaient pas encore inscrits au programme; certains se hasardaient à lui soumettre des vers ou des proses de leur composition : Charles Plisnier et Herman Grégoire furent de ceux dont les premiers essais bénéficièrent de ses conseils et de ses critiques.

Ceci nous ramène à ses amitiés montoises, à celles notamment qu'il eut l'occasion de nouer avec ses confrères des sociétés savantes locales : Cercle archéologique de Mons et Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut aux travaux desquels il n'avait pas tardé à participer activement. Nous citerons particulièrement l'amitié qui l'unit à l'avocat Léon Losseau, mécène hennuyer chez qui il avait eu maintes fois l'occasion de rencontrer le substitut du procureur du roi Georges Bouvy; il en résulta une intime collaboration qui se manifesta notamment lors du Congrès

archéologique de Mons (1928) dont on n'a pas oublié la particulière réussite.

C'est à l'intention du public cultivé montois que Faider donna, pendant l'hiver 1915-1916, une série de leçons d'histoire de l'art, inspirées de celles que Salomon Reinach avait faites pour ses élèves de l'École du Louvre et auxquelles leur présentation dans l'atrayant petit volume qu'était *Apollo* avait assuré une large audience. Le succès de cette initiative incita Faider à préparer un cours sur l'histoire de l'art en Belgique; cet objectif plus limité devait lui permettre d'exprimer des vues personnelles et aussi de restituer à l'architecture la place que Max Rooses, dans *Flandre* de la collection *Ars una*, lui avait si chichement mesurée. En « romain » qu'il était, par éducation autant que par tempérament, Faider donnait, parmi les arts, la primauté à l'architecture. Les diapositives destinées à illustrer ce cours faisaient place, à côté des monuments classés et connus de tous, à des spécimens d'architecture privée, urbaine ou rurale; on pouvait s'y rendre compte de la distribution de l'habitat dans le paysage : notion devenue aujourd'hui banale, mais qui était alors dans toute sa nouveauté. Autant que nous le sachions, ces leçons ne furent jamais données, l'incorporation de Mons dans la zone d'étape en ayant rendu la réalisation impossible. Du moins, Faider trouvait-il dans les privations et dans les contraintes amenées par la guerre et par l'occupation l'occasion d'un approfondissement de sa vie intérieure. Il en fera plus tard la confidence au moment où, accablé par la nouvelle de la déclaration de guerre de l'Italie à la France le 11 juin 1940, il abandonnait les travaux qu'il avait sur le métier pour revenir à ce *De Clementia* dont, douze ans auparavant, il avait publié l'introduction et le texte. « Chose étrange, notait-il alors, mon goût pour Sénèque était né de l'isolement moral ou plutôt du dépouillement intérieur qui s'était produits

» en moi de 1916 à 1918, pendant la « seconde période de la guerre et de l'occupation ». Avec la préparation de ses cours — il avait été titularisé professeur de cinquième latine en 1915 — c'est donc surtout la lecture de Sénèque qui occupa Faider en cette sombre période.

Le Comité des évacués l'avait, dès le 5 octobre 1918, chargé de faire un *Rapport sur les évacuations des citoyens français vers la Ville de Mons*, publié au début de 1919. Ce rapport n'a pas seulement été composé à l'aide de pièces comptables et de documents administratifs. C'est, essentiellement, un témoignage dont l'autorité tient au fait qu'il relate des choses vues ; ce fut le cas, notamment, pour l'arrivée à Mons de ces évacués de Condé dont « le transport par bateau ... a constitué » une des horreurs de cette guerre ».

Avec la fin des hostilités, les universités rouvrirent leurs portes. L'intérêt que Faider porta aux études de ses anciens élèves qui commençaient alors leur candidature en philosophie et qui s'exprime dans maintes de ses lettres contribua sans doute à lui faire reprendre contact avec les disciplines qu'il avait jadis pratiquées mais avec une maturité accrue. Avec un certain recul, Faider renouait donc avec les disciplines auxquelles ses maîtres l'avaient initié. Et c'était pour constater que le vent avait tourné : dans un domaine que depuis soixante-dix l'érudition germanique avait marqué de son empreinte, voici qu'étaient remises en honneur des vertus que l'on avait fini par croire incompatibles avec la rigueur de la science philologique : esprit de finesse, sens de l'humain, élégance de l'exposé. Faider n'avait d'ailleurs pas attendu pour réagir : en 1910 déjà, il avait salué avec enthousiasme dans le *Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge* (t. XIV, p. 79-84) la publication de *La Poésie latine* de Frédéric Plessis.

Et voici qu'au lendemain de la guerre, il trouvait, dans le domaine qui était le sien, le climat où les tendances

de son esprit allaient s'épanouir. Les œuvres de Sénèque avaient été au cours des sombres années son livre de chevet : il était bien placé pour dire ce qui avait déterminé tant de générations à élire pour maître à penser ce philosophe du premier siècle et pour expliquer comment, au vingtième, son enseignement n'était pas devenu inactuel. Tel fut le thème de *La gloire de Sénèque*, prologue à une étude sur la vie et l'œuvre du philosophe, suivie elle-même de l'édition de la *Vita Senecae* de Paulus Pompilius, qu'il importait de sauver de l'oubli, car elle témoigne de l'esprit nouveau qui, rejetant les formules en quoi s'était stéréotypée la connaissance des auteurs, la fonde désormais sur une lecture attentive des textes et sur la mise en œuvre des matériaux recueillis. Réunis sous le titre d'*Études sur Sénèque*, ces travaux constituèrent la dissertation inaugurale que Faider défendit brillamment devant la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Gand pour l'obtention du diplôme de docteur spécial en philologie classique ; il lui fut conféré le 7 décembre 1921 à la suite d'une leçon publique où il évoqua la grande figure de *Juste Lipse* (Mons, Léon Dequesne, 1922).

L'arrêté royal du 15 mai 1922 lui confia les cours dont Paul Thomas, bientôt admis à l'éméritat, venait, sur sa demande, d'être déchargé. Succéder à un pareil maître n'était certes pas une tâche aisée, ni celle d'enseigner à côté des savants entourés d'un prestige incontesté qu'étaient un Pirenne et un Bidez. Faider réussit à s'imposer : par la distinction de sa pensée et de son langage, sans doute, mais aussi par la qualité de son savoir ; on trouvera un reflet de son enseignement dans les publications nombreuses et variées qui témoignent de son activité. Joseph Bidez, qui en a établi la bibliographie, y a inclus à juste titre les comptes rendus ; c'est qu'il n'en est pour ainsi dire aucun qui n'ait sa justification.

Sénèque restera toujours au centre

de ses préoccupations : à preuve cette édition de *De Clementia* à laquelle nous avons fait allusion. La première partie (introduction et texte) en avait été publiée en 1928 ; le commentaire, auquel il ne pourra mettre la dernière main, ne devait paraître qu'en 1950 grâce au concours de l'éminent sénateur de l'Université de Lausanne que fut Charles Favez. Mais sa culture était trop vaste, ses curiosités trop diverses pour qu'il se résigne à être l'homme d'un seul auteur. Rien qu'à l'énoncé des titres de ses articles, on distinguera ceux qui sont issus de ses cours d'explication d'auteurs : à des auditoires composés de futurs juristes et de futurs éducateurs, il avait à cœur de ne proposer que de grands textes ; de ses leçons sur Virgile, on trouvera l'écho dans les trois séries de *Remarques sur le VIII<sup>e</sup> livre de l'Énéide* (*Le Musée belge*, t. XXXII, 1928, p. 33-43, 129-156) ou dans les pages où il évoque la figure d'une jeune guerrière : *Camille* (*Énéide*, VII, 803-817 ; IX, 498-915 : *ibid.*, t. XXXIV, 1930, p. 59-81). Il réservait à ses cours de séminaire les textes d'intérêt plus technique : ainsi ses *A. Gellii Noctium Atticarum Excerpta* (Mons, Dequesne, 1924) furent-ils le fruit d'une année d'exercices philologiques sur la langue latine. Nous aurons à revenir tout à l'heure sur des pages qu'il détacha de son cours d'histoire de la littérature.

Avec son *Répertoire des Index et Lexiques d'auteurs latins* (Paris, 1926) — où il rend justice au probe travail des éditeurs de la *Collection ad usum Delphini* et de la *Collection Lemaire* — ainsi qu'avec son *Répertoire des éditions de scolies et commentaires d'auteurs latins* (Paris, 1931, respectivement t. III et VIII de la *Collection d'Études latines*), il donna d'autre part l'exemple d'une application quasi artisanale, qui trouve, dans le sentiment d'avoir doté une discipline de bons instruments de travail, la plus belle des récompenses.

De cette abnégation, le *Catalogue des manuscrits de la ville de Mons*

(Gand et Paris, 1931) est encore un témoignage ; mais ici, il s'agit d'un important volume de près de 700 pages qui, à maints égards, fut une révélation. Personne, jusque-là, ne s'était avisé qu'en dehors de la Bibliothèque Royale et des bibliothèques universitaires, il pût exister chez nous des fonds de manuscrits dignes d'un inventaire complet et méthodique. Sans doute n'ignorait-on pas que nos bibliothèques de province recelaient des pièces remarquables ; mais l'investigation scientifique de notre passé culturel, et notamment l'étude de l'activité des *scriptoria* de nos abbayes, réclamait davantage. L'abnégation de Faider se révéla ici une vertu particulièrement efficace car elle donna l'impulsion à une entreprise conçue à l'échelle nationale : le *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques de Belgique*, pour lequel, non content d'avoir rédigé les *Instructions à l'usage des collaborateurs* (1931), puis une *Bibliographie des Catalogues des manuscrits des Bibliothèques de Belgique* (1933), il devait prendre une part prépondérante à la rédaction des catalogues de Namur et de Courtrai ; celui de Tournai, auquel il mettait la dernière main lorsque notre pays fut entraîné dans la guerre, ne devait paraître qu'en 1950, alors que les richesses consignées dans cet inventaire fidèle avaient été anéanties au cours du tragique mois de mai 1940. Rappelons enfin qu'il fut le promoteur et l'éditeur des *Mélanges Paul Thomas* (1930), recueil qui ne réunit pas moins de soixante-dix-huit contributions de savants belges et étrangers, hommage d'admiration et de reconnaissance pour le grand latiniste qui l'avait précédé dans sa chaire de Gand et dont lui-même tint à établir la bibliographie.

À côté de ces travaux auxquels son nom demeurera attaché, il convient de s'arrêter un instant à des activités, mineures sans doute, mais bien révélatrices de ses goûts et de ses curiosités ; les titres seuls des articles qu'il donna à Gand artistique : *L'Architect-*

ture montoise au XVIII<sup>e</sup> siècle; *Prélude au centenaire des Promenades dans Rome; Une exposition de reliures anciennes à la Bibliothèque de Mons; Vaison-la-Romaine; Les très belles orfèvreries de Namur; Un chef-d'œuvre de la Typographie brugeoise: le Livre des Destinées; Les Maîtres du Hainaut du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle* révéleraient déjà l'archéologue et le bibliophile qu'il fut à ses heures. Travaux d'amateur? Oui, en ce qu'ils s'écartent des domaines que lui assignaient ses charges professionnelles; il n'en est aucun, cependant, qui ne se fonde sur une connaissance directe du sujet. Que l'on songe aussi à l'élégante plaquette offerte aux avocats dont la fédération tenait cette année-là ses assises annuelles dans le chef-lieu du Hainaut. Sur la couverture, un titre: *Mons*; pas de nom d'auteur, et beaucoup crurent sans doute que ces pages joliment écrites étaient de la plume d'un érudit confrère... Combien, parmi eux, firent-ils le rapprochement lorsque, à l'occasion du congrès archéologique de 1928, le même titre, cette fois accompagné du nom des auteurs, Paul Faider et Henri Delanney, recouvrit l'inventaire le plus complet qu'on eût jamais établi des trésors archéologiques de la cité hennuyère?

A Gand comme à Mons, Faider n'avait pas tardé à nouer des amitiés; il était du petit groupe qui se retrouvait autour de Pirenne dans un café de la ville, et Joseph Bidez a dit dans sa notice comment l'opposition, ou plutôt la complémentarité de leurs tempéraments, contribua à l'attacher au brillant romaniste, Liégeois d'origine et de formation, que fut Albert Counson qui, lui aussi, allait disparaître prématurément.

Des rapports cordiaux s'étaient bientôt établis entre lui et ses étudiants, qui découvraient en lui un compagnon plutôt qu'un professeur lorsque, sous sa direction, ils allaient participer à quelque session de l'École antique de Nîmes et que, tout en les initiant sur le terrain à la pratique

de l'épigraphie et de l'archéologie, il avait la joie de faire découvrir à ces jeunes Flamands la civilisation romaine dans les plus beaux sites de Provence.

Le 16 décembre 1926, Paul Faider épousait une de ses élèves, Germaine Feytmans, jeune docteur en philologie classique et fille du préfet des études de l'Athénée royal de Gand.

La flamandisation de l'Université de Gand devait brutalement priver Faider de ses cours. L'année académique 1925-1926 fut la dernière où il fit ses leçons d'histoire de la littérature latine. C'était un cours qui, adapté aux besoins des futurs enseignants, leur proposait notamment une doctrine; en quoi Faider n'ignorait pas qu'il bravait les lois de la stricte objectivité scientifique (mais son propos n'était point d'initier ses élèves aux méthodes de l'histoire littéraire), ni qu'il prenait le contre-pied de ces conceptions libertaires de l'art auxquelles un jeune auditoire est naturellement porté à donner son adhésion. On verra comment il entendait cet enseignement dans les deux leçons détachées de ce cours et publiées dans *Le Musée belge* sous les titres de *La Maison carrée, considérations sur la littérature classique* (t. XXX, 1926, p. 169-179), et *Le Comique de Plaute* (t. XXXI, 1927, p. 61-75).

On voudrait pouvoir citer largement la dernière leçon de ce cours, celle qui en fut, en quelque sorte, le couronnement. Elle est consacrée à Virgile. Faider n'avait ce jour-là à portée de la main que la petite édition de Dübner (Didot, 1858). « Vous le presentez, avait-il dit en montant en chaire, c'est avec mon cœur que je vous parlerai aujourd'hui... » : car Virgile, pour lui, était le porteur d'un message qu'à son tour il voulait transmettre à ceux notamment qui allaient être des éducateurs. Connaissant les servitudes du métier de philologue, il demandait à ceux que l'on formait à la recherche des sources qu'ils y trouvent non pas la mesquine satisfaction de convaincre un grand

poète de plagiat, mais plutôt celle de comprendre ce qu'il doit à ses prédécesseurs. Car, ajoutait-il, « aucune » œuvre vraiment complète et belle » n'a été réalisée sans que son auteur » ait profité de toutes les expériences » antérieures, ait recueilli autour de » lui la moindre parcelle de beauté » qui se trouvait à sa portée... Virgile, » disait-il encore, nous enseigne à ne » pas séparer l'art, la poésie, de ce » qui constitue la noblesse et la vraie » grandeur du genre humain : à savoir » le sentiment d'une étroite solidarité » entre le passé, le présent et l'avenir. » Ceci n'exclut pas l'idée de progrès, » mais la tentation de tout bouleverser » et de tout renier... » Dans les circonstances où elles étaient prononcées, ces paroles prenaient la valeur d'un testament spirituel et soulignaient, par contraste, avec quelle brutalité les dispositions de la loi rompaient avec tout un passé de traditions humanistes.

Ce n'est qu'en 1933 cependant que la flamandisation intégrale de l'Université enlèvera à Faider la totalité de son enseignement. Le programme de ses activités était assez vaste et assez varié pour que l'éméritat que lui offrait le gouvernement ne devint pas pour lui une mise à la retraite anticipée. Il fut alors nommé conservateur du Château de Mariemont. C'était, outre la collection d'antiquités grecques et romaines acquises en bonne partie sur les conseils de Franz Cumont, outre la galerie des porcelaines de Tournai et une riche bibliothèque, les objets d'art ramenés par Raoul Warocqué de ses voyages en Égypte, en Inde, en Chine et au Japon, les pièces d'origine gallo-romaine et franque provenant des fouilles faites dans la région : tout cela attendait d'être classé et décrit d'abord, exposé ensuite en tenant compte des fins éducatives que se propose un musée. Assisté par sa femme, Faider s'était mis à l'œuvre dès son entrée en fonctions. Il trouva un appui moral et une aide matérielle auprès des notabilités du Centre ; soucieuses du développement culturel d'une région plutôt déshéritée

sous ce rapport, elles s'étaient groupées dans la Société des Amis de Mariemont, et entrevoyaient maintenant quels fruits allait produire le mécénat du dernier des Warocqué. La tâche, à la vérité, était de longue haleine, mais on ne mit pas longtemps à s'apercevoir qu'au Musée, il y avait quelque chose de changé : les pièces les plus précieuses étaient mises en vedette ; les moins bonnes reléguées dans les réserves. Quelque visiteur aura-t-il songé à consigner les améliorations que, d'une fois à l'autre, il constatait ?

Feuilletons seulement les trois éditions successives du *Guide illustré*, anonyme, mais où l'on reconnaît la plume de Faider : de 1935 à 1937, il passe de 48 à 56, puis à 64 pages, témoignant par le développement de ses notices de l'effort accompli en vue de rendre les collections de plus en plus intelligibles aux visiteurs ; on put admirer le résultat de cet effort lorsque, la paix revenue, le Musée fut à nouveau en mesure d'exposer toutes ses richesses.

Tout en préparant la rénovation du Musée, Faider poursuivait les travaux auxquels il s'était consacré en marge de son professorat. Les catalogues des manuscrits de Namur et de Courtrai allaient sortir de presse respectivement en 1934 et en 1936 ; il rédigeait les notices de celui de Tournai. L'étude des manuscrits l'acheminait à celle de la littérature et de la langue latine du moyen âge. L'admiration qu'il ressentait pour celles de l'âge d'or ne l'empêchait pas d'admettre que l'instrument dont avaient usé, en des siècles moins favorisés, tant de penseurs et d'écrivains méritait autre chose que les sarcasmes dont les humanistes de la Renaissance l'avaient accablé ; à tout le moins cette langue devait-elle être étudiée en toute objectivité et sans préventions. Paul Thomas, réagissant contre les préjugés en cours, n'avait-il pas composé, à l'usage des classes supérieures de l'enseignement moyen, un recueil de *Morceaux choisis de Prosateurs latins du moyen âge et*

des temps modernes ? Et c'est Paul Thomas, justement, qui, lorsque son âge ne lui permit plus de participer aussi effectivement qu'il l'aurait souhaité aux travaux du Comité belge du nouveau Dictionnaire du latin médiéval, demanda à Faider d'y siéger à sa place. Bientôt délégué du Comité belge aux sessions de l'Union académique internationale, il y rencontrait les membres du comité de rédaction de l'*Archivum Latinitatis medii aevi* (*Bulletin du Cange*) qui le chargèrent d'assister Ferdinand Lot dans sa tâche d'éditeur : dès le tome XI (1937), la mention *auxiliante P. Faider* va figurer sur la couverture du *Bulletin* à côté du nom de l'éminent médiéviste français. Il y assumera la chronique bibliographique ainsi que celle des dépouillements et des travaux, et y donnera en outre divers articles relatifs à la *pecia* et au vocabulaire du livre au moyen âge. L'examen minutieux des nombreux manuscrits qui lui étaient passés entre les mains lui permettait d'en parler en connaissance de cause.

Son action ne fut pas moindre dans les assises internationales qui réunissaient les délégués des diverses académies. Ne laissant rien au hasard de l'improvisation, il apportait aux débats une opinion mûrement réfléchie ; son affabilité faisait le reste.

Des distinctions que ses travaux et sa notoriété lui avaient values, nous ne dirons que peu de chose. Il n'était certes pas de ceux qui affectent à leur égard un certain dédain : il était sensible, par exemple, à l'honneur que lui avait fait la Société des Antiquaires de France en l'accueillant parmi ses membres. Élu le 6 décembre 1937 correspondant de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique, il appréciait à sa juste valeur l'occasion que lui offraient les séances mensuelles d'avoir commerce avec ses savants confrères.

Ainsi se déroulait harmonieusement une carrière où, faute d'un enseignement qu'il ne cessera de regretter, il pouvait, en revanche, se consacrer

à ces tâches qui, réclamant une longue patience et une haute probité scientifique, procurent à ceux qui s'y adonnent la satisfaction de maintenir, dans notre siècle fiévreux, les grandes traditions de la culture et de l'humanisme.

Vint la guerre où, d'un jour à l'autre, notre pays risquait d'être entraîné. Il avait mis à profit les mois de répit qui nous furent donnés pour entreposer en lieu sûr les trésors dont il avait la garde. Dans le grand désarroi de mai 1940, il ne songea pas un instant à abandonner son poste, et cela bien que le Centre eût très vite été englobé dans la zone des opérations : des pièces d'artillerie avaient pris position à proximité immédiate du château. Par bonheur, la bataille s'arrêta à la lisière même du parc ; le château et ses habitants furent épargnés. Il n'en était pas de même, hélas ! pour d'autres lieux auxquels Faider se sentait, par ses souvenirs et par ses travaux, particulièrement attaché : à Mons, le dépôt des archives — le plus riche du pays après celui des Archives générales du Royaume — était aux trois quarts détruit. A Tournai, les Archives communales et celles de l'Évêché, ainsi que la Bibliothèque communale dont il achevait de décrire les manuscrits, avaient été la proie des flammes. Mieux que personne, il était à même d'évaluer ce que signifiaient, pour le patrimoine intellectuel du Hainaut, de pareils désastres. Ce n'est cependant pas pour exhaler de stériles regrets rétrospectifs qu'il entreprit d'en établir le bilan, mais pour documenter les travailleurs sur les ressources qui restaient à leur disposition. Et déjà il songeait à rassembler à Mariemont les copies dispersées des originaux détruits. Il ne put coucher sur le papier que les grandes lignes de cet inventaire qui sera mis au point par des mains amies et sera lu par Jules Vannérus à la Classe des Lettres de l'Académie en sa séance du 3 février 1941, car le diagnostic d'un mal inexorable avait contraint Faider à

interrompre ses travaux. Quittant le beau domaine auquel il s'était attaché, il se fit admettre dans une clinique gantoise. Les amis qui vinrent s'entretenir avec lui et ceux qui ont reçu ses dernières lettres ont dit quelle fut sa sérénité devant la mort. Il avait eu le temps de la regarder en face puisque l'intervention chirurgicale qui s'imposait devait se faire en deux phases; et ce qu'il éprouvait, c'était bien plus que de la résignation, un abandon confiant à son destin. « J'offre tout à Dieu », nous écrivait-il alors. « Je repose, en échange, des grâces de soutien, de consolation et même d'illumination... qui font de cette période, malgré tout, une période de joie intérieure. » La seconde phase de l'opération allait lui être fatale. Son corps repose au cimetière de Mont-Saint-Amand, à Gand.

Naurice Hélin.

J. Bidez, « Notice sur Paul Faider (1886-1940) », dans *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1947, p. 143-197, bibliographie (81 p.), portrait photographique. — M. Hélin, « Paul Faider, 1886-1940 », dans *Archivum Latinitatis Medii Aevi (Bulletin du Cange)*, t. XV-2, 1941, p. 145-150. — P. van de Woestijne, « Paul Faider (1886 [sic] - 1940) », dans *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. XX, 1941, p. 392-395. — P. van de Woestijne, « Paul Faider (1886-1940) » dans *Rijksuniversiteit te Gent. Liber Memorialis 1913-1960, deel I, Faculteit der Letteren en Wijsbegeerte*, Gent, 1960, p. 213-218, bibliographie, portrait photographique. — A. Giron, « Notice sur Charles-Jean-Baptiste-Florian Faider », dans *Annuaire de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 1894, p. 377-497. — W. Gobbers, « Stecher (Jean-Auguste) », dans *Biographie nationale*, t. 34, Bruxelles, 1968, col. 728-734. — J. Herbillon, « Émile Dony (1865-1944) », dans *Bulletin de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie*, t. XVIII, 1944, p. 47-60. — P. Champagne, « Puissant (Edmond-Félix) », dans *Biographie nationale*, t. 33, Bruxelles, 1966, col. 604-608. — M.-Th. Bodart, « Plisnier (Charles-Marius-Fernand) », dans *Biographie nationale*, t. 33, Bruxelles, 1966, col. 596-601. — M. - A. Arnould, « Figure d'album, Léon Losseau (1869-1949) », dans

*La Vie wallonne*, t. XXIII, 1949, p. 274-282.

**FERNELMONT** (Jean-Léopold-Joseph de), juriste et magistrat, né à Bertinchamps-lez-Gembloux le 8 juin 1796, décédé à Marbais le 8 juillet 1875.

Titulaire le 3 juin 1817 du diplôme de docteur en droit, il s'inscrivit au barreau de Bruxelles. A l'encontre d'un certain nombre de hauts magistrats, nommés dans les premiers jours de l'indépendance, il avait, à cette époque déjà, une pratique longue et assidue du barreau. Il avait assumé, depuis plusieurs années, la défense des intérêts de l'administration des Contributions, de celle des Domaines et de celle de l'Enregistrement devant le Tribunal de première instance et devant la Cour supérieure de Justice de Bruxelles. Il n'avait pas été mêlé de manière active aux événements de la pré-révolution.

Le Gouvernement provisoire, en l'appelant par arrêté du 16 octobre 1830 aux fonctions de conseiller à la Cour supérieure de Justice de Bruxelles, reconnut sa compétence et son mérite. Le 4 octobre 1832, il y était nommé premier avocat général. Le 6 décembre de l'année suivante, il était désigné pour occuper temporairement la place de procureur général, délaissée par Cruts, nommé conseiller à la Cour de cassation. Cette affectation devenait définitive le 9 octobre 1834.

Le portrait que Faider a laissé du procureur général Fernelmont ne dépeint pas une personnalité douée de la combativité qu'on attend d'un haut magistrat du ministère public. Au demeurant, ses neuf mercuriales (cf. leur relevé dans la *Bibliographie du droit belge*), les unes confiées à l'impression, les autres demeurées manuscrites, sont, pour plus de moitié, consacrées à des matières intéressant le droit civil. Fernelmont est, sans doute, le signataire de l'acte d'accusation, portant date du 24 janvier 1842, renvoyant devant la Cour des